

LAMONDE, Yvan, Lucia FERRETTI et Daniel LEBLANC, *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920) : bilan historiographique*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982. 9,00 \$.

Joanne Burgess

Volume 37, numéro 1, juin 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304134ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304134ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Burgess, J. (1983). Compte rendu de [LAMONDE, Yvan, Lucia FERRETTI et Daniel LEBLANC, *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920) : bilan historiographique*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982. 9,00 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37(1), 103–104.
<https://doi.org/10.7202/304134ar>

LAMONDE, Yvan, Lucia FERRETTI et Daniel LEBLANC. *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920): bilan historiographique*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982. 9.00\$.

L'Institut québécois de recherche sur la culture nous livre le premier ouvrage d'une nouvelle collection, *Culture populaire*. L'objectif de ce premier volume est de faire un bilan historiographique de la culture ouvrière à Montréal pendant ce que les auteurs considèrent comme une période charnière dans l'évolution de la classe ouvrière du Québec. Ils ont recours aux travaux de l'histoire urbaine, de l'histoire ouvrière et de l'histoire socio-culturelle pour tenter de délimiter les composantes de la culture ouvrière dans sa totalité. C'est un inventaire utile, mais l'analyse des auteurs est déficiente.

Les perspectives théoriques des auteurs semblent peu influencées par l'historiographie internationale et canadienne de leur sujet, qui est pourtant évoquée dans l'introduction et dans la bibliographie. Ils ne manifestent pas de sensibilité aux débats actuels sur le sens même du mot culture, sur les relations entre classe et culture et entre classe et ethnie, sur l'aristocratie ouvrière, sur la notion de contrôle social...

Les auteurs sont donc encore plus dépendants des approches et des contenus des études dont ils font l'inventaire et la synthèse. Ainsi, s'inspirant des auteurs de *Les travailleurs québécois, 1851-1896*, et aussi de Fernand Harvey et de Jean de Bonville, ils nous mettent en présence d'une classe ouvrière achevée, homogène, finie; car, selon les auteurs, malgré une apparente diversité de situations, ouvriers, artisans, employés et petits salariés partagent tous la même pauvreté et la même dépendance. Ils connaissent les mêmes conditions de vie, les mêmes conditions de travail et partagent ainsi le même univers culturel (pp. 20-21). Lamonde, Ferretti et Leblanc vont même jusqu'à suggérer que les patrimoines culturels les plus divers ne résistent pas à l'action dissolvante de la révolution industrielle: tous se fondent en une nouvelle culture ouvrière (p. 91). Les effets des appartenances ethniques et nationales s'estompent: «Habiter Ste-Marie ou habiter Ste-Anne, c'est du pareil au même» (p. 69). Certes les auteurs évoquent brièvement les populations britanniques, juives et italiennes et leur contribution «à la création de cultures ouvrières (sic) marquées par le cosmopolitisme» (p. 35), mais leur analyse ne va pas plus loin. Que le travailleur montréalais soit francophone et catholique est d'une telle évidence que la dimension nationale est totalement absente de l'analyse du contenu de la culture ouvrière. Les auteurs n'en tiennent compte que lorsqu'ils citent, avec approbation, Fernand Harvey qui voit dans l'aliénation nationale un élément essentiel de l'absence d'une conscience de classe au Québec.

Cette étude soulève aussi plusieurs autres questions de fond. Soulignons, entre autres, l'évocation répétée des mécanismes de contrôle social et des projets machiavéliques de la bourgeoisie; les déclarations contradictoires sur les relations entre le syndicalisme, la conscience de classe et la culture ouvrière

(pp. 105, 140); la présentation totalement insatisfaisante des «autres» classes de la société montréalaise et la perception figée du discours de ces autres groupes sociaux sur les ouvriers: «Tous les arguments sont déjà là et les générations postérieures d'élites ne feront que les reprendre en les adaptant peu ou pas à la situation du moment» (p. 136).

Département d'histoire
Université du Québec à Montréal

JOANNE BURGESS